

### CRISE DANS L'ÉGLISE ANGLICAINE.

Conversion de Lord Feilding.

Nous rendîmes compte, il y a quelques jours, de la lettre aux fabriciens de Bramford-speke, par laquelle le Dr. Philpots, Evêque d'Exeter, s'est retiré d'une manière si étrange de la lutte qu'il avait engagée, à l'occasion de M. Gorham. La conduite du Dr. Philpots n'a pas été, il s'en faut de beaucoup, sans résultats pour la cause de la vérité. Elle a servi d'enseignement très-significatif aux hommes les plus sincères de l'Église Anglicane. Après la triste déception qui leur venait de la part d'un prélat en qui reposaient leurs espérances, ils crurent qu'ils n'avaient plus qu'à prendre nettement leur parti. De là de nombreuses conversions, qui attestent chaque jour que la position floue et intolérable de l'Église établie est comprise et sentie.

Au nombre des hommes dont la lettre de l'évêque d'Exeter a fait évanouir les dernières illusions, se trouve le jeune et noble lord Feilding, dont la conversion a occupé pendant plusieurs jours le monde élégant de la presse de Londres. Voici en quels termes le journal le *John Bull* a annoncé la conversion du jeune lord :

" Nous annonçons avec un profond regret que le vicomte Feilding s'est séparé de l'Église d'Angleterre pour entrer dans la communion romaine. Nous ne saurions dire si la cérémonie de réception dans l'église papata a eu lieu; mais la séparation et le projet ultérieur du noble lord ne sauraient faire l'objet d'un doute. Quand nous songeons que sa Seigneurie présidait, le 23 juillet, la grande réunion ecclésiastique de Freemason's-Hall, nous ne pouvons voir, sans en éprouver la plus profonde douleur, pour nous servir de l'expression la plus douce, la réserve mentale avec laquelle des hommes dont les sympathies sincères sont avec Rome agissent ostensiblement comme membres de notre Église. Il est temps, pour les sincères amis de l'Église, de veiller autour d'eux et de demander à tous ceux qui prétendent à une place parmi eux, quels que soient leur rang et leur caractère, un engagement solennel de combattre résolument contre Rome et d'adhérer avec fidélité à la doctrine et à la communion de la véritable Église catholique et apostolique d'Angleterre."

Le *John Bull* suggère ici un remède bien peu capable de prévenir le mal dont il se plaint. Quelques membres de la haute société, l'œuvre de Dieu ne saurait être empêchée. En vain les hommes créeront des obstacles dans l'intérêt de l'erreur, la grâce de Dieu saura toujours les renverser. " Lord Feilding, comme l'observe le journal européen que nous analysons ou citons textuellement, remplissait toutes les conditions exigées par le *John Bull*. Il était ardent antagoniste de Rome et s'était signalé par un discours contre le rétablissement des relations diplomatiques entre l'Angleterre et le Saint-Siège. Il adhérait, en outre, aussi cordialement que le *John Bull*, à la doctrine et à la communion de l'Église d'Angleterre; mais, quelque sincère que fût cette adhésion, le noble lord ne saurait être responsable des événements, qui ont démonté de la manière la plus évidente que cette Église n'a pas de doctrine et qu'elle permet également de nier et d'affirmer les dogmes fondamentaux du christianisme. Or, cette négation de la doctrine, cet acte patent d'hérésie, n. de l'aven des théologiens anglais, séparé leur Église du catholicisme. Ainsi, quelque ardent qu'il ait été l'antagonisme d'un anglican contre Rome, quelque sincère qu'il ait été sa foi dans la doctrine et la communion de son Église, le jour où cet Etablissement prend soin de démontrer lui-même qu'il n'a pas de doctrine et qu'il n'est en communion qu'avec le gouvernement du pays, comment cette foi ne serait-elle pas ébranlée? Ce sont précisément les hommes qui ont donné à l'anglicanisme des preuves plus sincères de leur foi et de leur dévouement qui deviennent catholiques, et c'est parce que les rangs du clergé en comptent un nombre considérable que nous espérons être témoins de fréquentes conversions."

Le *Times* a annoncé la perte de lord Feilding en ces termes :

" Le public apprendra avec non moins de surprise que de regret que le vicomte Feilding, membre du Parlement, a déserté les rangs de l'Église établie pour passer à l'Église de Rome. Dans ces dernières semaines on avait fait circuler cette rumeur, à laquelle on n'accordait généralement aucune croyance. Cependant vendredi, le fait de la séparation du noble lord a été annoncé aux comités de l'Union pour les affaires ecclésiastiques et de l'Union métropolitaine, associations dont sa Seigneurie faisait partie. Les personnes qui sont dans la confiance du noble lord attribuent cette résolution inattendue à la conduite tenue par l'archevêque d'York et les dignitaires de l'Église dans l'affaire Gorham. Mais bien que lord Feilding puisse ne pas approuver la conduite des chefs de l'Église qui ont publiquement adhéré à la décision du conseil privé en faveur de M. Gorham, sa séparation est inconciliable avec l'engagement solennel qu'il a pris dans deux occasions récentes de rester attaché à l'Église établie. Ces deux occasions sont le grand meeting tenu au mois de février dernier au sujet de la question de l'enseignement et la réunion ecclésiastique de Freemason's-Hall qu'il a présidée le 23 juillet dernier."

Est-ce donc, dirons-nous au *Times*, que la bonne foi avec laquelle on professe l'anglicanisme aux mois de février et de juillet, doit empêcher de se convertir au catholicisme en septembre? Cette bonne foi n'est-elle pas, au contraire, la disposition la plus favorable pour devenir catholique, comme les faits l'ont souvent démontré?

Lord Feilding a répondu au *Times* dans la lettre suivante :

Au Rédacteur du *Times*. " J'ai lu ce matin dans le *Times*, avec une certaine surprise, un article sur ce qu'il vous plaît d'appeler la séparation de l'Église. Je crois à ce devoir d'expliquer quelques uns des assertions que cet article renferme. Je les relève dans l'ordre où je les trouve."

" Il est dit, après quelques observations préliminaires, que le motif immédiat pour lequel je me suis séparé de la communion anglicane est la ligne de conduite suivie par sa grâce l'archevêque d'York et quelques autres dignitaires dans l'affaire Gorham."

" Je vous dirai que si tel est été le motif immédiat de ma conduite, j'aurais certainement attendu quelque temps, dans l'espoir qu'il serait possible d'arriver à persuader aux autorités ecclésiastiques de faire ce qui est en leur pouvoir pour rétablir la doctrine orthodoxe sur le baptême des enfants. Tel n'est donc pas le motif de ma résolution."

" Les douloureux conflits qui se sont élevés dernièrement dans ce qu'on appelle l'Église d'Angleterre, n'ont été qu'indirectement la cause de ma conversion à l'Église catholique, en ce qu'ils m'ont prouvé l'absence complète d'une autorité vivante, définie, en matière de foi, autorité sans laquelle les symboles et les formules, pouvant être interprétés de diverses manières, ne sont plus que lettres mortes. Cette autorité vivante, définie, concluante et infaillible, puisqu'elle est dirigée par l'enseignement promis de l'Esprit saint, je la trouve revendiquée et exercée dans la seule Église de Rome. C'est par cette raison et par suite de la ferme conviction que l'Église d'Angleterre au temps de la réforme, a forcé à sa catholicité en se séparant du centre de l'unité, que j'ai eu de voir l'abandonner, persuadé qu'elle renferme aujourd'hui les fruits naturels de la sècheresse qu'elle même jeta à cette époque. Mes doutes sur ce point ne sont pas nés dans un jour ni une semaine, car ils m'ont longtemps tourmenté, et il arrive que les principaux essais faits pour prouver le contraire ne m'ont paru ni satisfaisants ni concluants."

" La détermination que j'ai prise atteste suffisamment — et aucune des personnes qui me connaissent ne la révoquera en doute — que je n'aurais jamais tenu cette conduite si je n'avais été consciencieusement convaincu que la vérité et le devoir m'en imposaient l'obligation."

Edimbourg, 3 septembre.

Le *Churchman*, désolé de cette conversion d'un personnage important par son nom, sa fortune, sa position, son mandat parlementaire, par le concours qu'il apportait aux deux grandes sociétés ecclésiastiques de l'union métropolitaine et des affaires de l'Église, propose deux moyens de purger l'Église anglicane du levain papiste qu'elle renferme, et de prévenir le retour de pareils scandales. Il demande que l'on exige de tous les mem-

bres du clergé une déclaration antipapiste, et ensuite, afin de combattre les idées dangereuses qui gagnent les esprits, que l'on prêche dans toutes les églises de l'Etat une croisade contre Rome et ses erreurs. Le *Churchman* accuse les chefs du parti puséiste d'avoir été, par leur enseignement et leurs innovations, la première cause des pertes qu'essuie en ce moment l'Église nationale. " Ce n'est pas assez, s'écrie ce journal, de dire aux membres de l'Église qu'ils peuvent rester dans son sein, et qu'il est bien d'y rester; mais il faut ajouter qu'il est mal de l'abandonner. On doit leur dire tout simplement qu'ils courent au schisme et à l'hérésie en entrant dans la communion romaine, qu'ils pèchent contre la vérité et qu'ils se mettent en danger de perdre leur âme. C'est là ce que le peuple devrait entendre dire; et répéter sur tous les tons, si nos pasteurs étaient de fidèles bergers, remplissant envers Dieu et son Église les vœux solennels qu'ils ont prêtés."

Ces lignes sont intéressantes en ce qu'elles nous font connaître les appréhensions anglicanes, mais surtout par l'accusation qui y est formulée contre les pasteurs de cet Etablissement. Comment le *Churchman* ne voit-il pas que son article même a un but directement opposé à celui qu'il se propose d'atteindre? Si, dans l'anglicanisme, les pasteurs sont devenus infidèles, s'ils trahissent leurs devoirs envers leur Église et leurs serments envers Dieu, comment ne s'élève-t-il pas une voix pour signaler ce danger et ses conséquences? Est-ce que, par hasard, l'Église anglicane n'a, comme Église, d'autre organe que le *Churchman*? N'existe-t-il dans son sein, pour rappeler les pasteurs infidèles à leurs devoirs et à leurs serments, d'autorité plus élevée et plus compétente que celle du rédacteur de ce journal? Est-ce que la situation constatée par l'article du *Churchman* n'est pas plutôt une justification qu'un blâme de la conduite de lord Feilding? Est-ce que les lignes du *Churchman* ne sont pas le meilleur préambule pour arriver à conclure avec le noble lord : " Que l'absence de toute autorité en matière de foi réduit les symboles à n'être plus qu'une lettre morte, et que l'Angleterre, en se séparant du centre de l'unité à l'époque de la réforme, a jeté une sècheresse dans elle recueille aujourd'hui les fruits?"

Esprons que cette conclusion sera bientôt celle à laquelle arriveront les amis que lord Feilding laisse derrière lui dans l'anglicanisme. Il ne doit plus leur rester de doutes sur le caractère de leur Église. Il doit comprendre que l'Église officielle d'Angleterre est une Église d'Etat, organe du Gouvernement et du peuple, fruit d'une réformation antiromaine, anti sacerdotale, c'est-à-dire radicalement protestante. Si le développement du principe de l'anglicanisme a été si lent, ce n'est pas une raison pour qu'il ne se développe jamais. Le moment de ce travail est arrivé. Il faut que les Anglicans sachent que leur Église est un Etablissement de l'Etat, et que le temps est venu pour eux de choisir entre les doctrines de l'Église de Dieu et celles d'une Église d'Etat.

### NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ITALIE.—ROME.—On lit dans l'*Observatore romano* du 26 août :

" M. Eugène Venillot, l'un des rédacteurs de l'*Univers*, frère du pieux et courageux auteur de *Rome et Lorette* et des *Pèlerinages de Suisse*, est arrivé parmi nous. Après s'être

rendu l'interprète de l'admiration des catholiques français pour l'archevêque de Turin, en lui offrant en leur nom la croix pectorale qui a appartenu au martyr de Paris, Mgr. Affre, M. Venillot est venu ici vénérer les tombeaux des saints Apôtres. Nous trouvons dans la lettre qu'il a écrite à l'*Univers* pour lui rendre compte de sa mission et des événements arrivés peu après à Turin, une réflexion qui nous paraît pleine de sens : " Il y a deux ans, la révolution forçait le Piémont déjà épuisé à déclarer la guerre à l'Autriche, aujourd'hui elle le pousse à renverser l'Église. Voilà les résultats de la première campagne; nous connaîtrons bientôt ceux de la seconde."

— Nous laissons au *Courrier italien* de Vienne la responsabilité de la nouvelle suivante : " On dit que lord Palmerston a fait transmettre à la cour du Vatican une note conçue en termes très énergiques, dans laquelle il l'engage à s'abstenir de toute mesure violente contre la Sardaigne et lui fait entrevoir le danger de persister dans le système adopté à Rome à l'égard de ce gouvernement."

PIÉMONT.—On lit dans le *Tempo di Malta* : " Le roi de Piémont, fils de la sainte Église, vient de donner la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare à deux musulmans, Fnad et Achmet-Effendi. D'autre part, Siccardi a reçu la décoration du *Grand-Nichan* de Mahomet pour services rendus à la religion de Jésus-Christ."

La *Campana* de Turin donne les nouvelles suivantes de Fenestrelle :

" La Chambre du conseil, après avoir examiné de la manière la plus minutieuse les papiers de Mgr. Franson, a décidé qu'il n'y avait pas lieu à suivre. Le ministère a ordonné d'examiner de nouveau, parce qu'il veut absolument qu'on trouve quelque motif d'accusation. En attendant, le prélat endure sa captivité avec une sérénité angélique. Il est maintenant en bonne santé. Sa prison se compose de trois chambres, qui communiquent; elles sont au troisième étage (et non au rez-de-chaussée, comme on l'avait dit), précisément au-dessus de l'appartement du général de Soiaz, gouverneur. L'entrée est soigneusement verrouillée, deux gardes s'y trouvent toujours, sans compter un maréchal-des-logis, qui est le gardien principal des trois prisonniers, et qui demeure dans une petite chambre à côté. Le prélat n'est donc pas gardé à vue; il n'y a avec lui dans l'intérieur que les deux personnes qui sont admises à partager sa captivité. Mais personne autre ne peut lui parler, sauf le maréchal-des-logis responsable. Le gouverneur lui-même ne le peut qu'en présence de cet homme, qui reçoit de Turin ses instructions directement et sans intermédiaire. Comme un vent très fort souffle tout le jour, les fenêtres, qui sont de très grandes et bien exposées, ne peuvent s'ouvrir que vers les deux heures de l'après-midi. Alors l'archevêque s'accoude pendant quelque temps à sa fenêtre, d'où il voit la place où se trouvent les manœuvres, les fortins voisins et les rochers qui les entourent. Il est d'une telle sérénité d'âme et d'une si grande douceur dans ses discours, que le médecin du fort, qui a dû le visiter pendant sa courte maladie, n'en pouvait revenir d'étonnement. Ce médecin a dit aux deux capucins qui remplissent dans le fort les fonctions spirituelles, qu'il ne pouvait concevoir une telle tranquillité au milieu de tant de tribulations. A propos de PP. Capucins, il ne leur a pas encore été permis de faire à l'archevêque la moindre visite. Le prélat se trouvait avec le théologien Daviso, derrière les vitres de sa fen-

être, quand je traversai la place qui est au dessous. Nous nous regardâmes, mais il ne crut pas convenable d'ouvrir la fenêtre, et je dus m'abstenir de tout salut."

La *Campana* nous apprend en outre que l'orviet de destituer le gouverneur de la citadelle de Turin, coupable d'avoir montré trop d'égards pour l'archevêque pendant le mois de captivité, passé dans cette citadelle. C'est un avis aux géoliers de Fenestrelle.

AUTRICHE.—On écrit de Vienne, le 29 août : — On annonce que le cabinet russe a résolu d'inviter les cours amies à consentir à la convocation d'un grand congrès diplomatique semblable à celui qui a été tenu à Vienne en 1815. Dans ce congrès on résoudreait toutes les questions européennes en litige, et l'on poserait de nouvelles bases définitives du système des États européens. On pense que le voyage de M. de Nesselrode à Ischi a pour but de faire accepter cette idée par l'empereur d'Autriche et son Cabinet, et de les engager à agir de concert avec la Russie pour qu'un congrès européen soit convoqué."

(Gaz. de Cologne.)

RUSSIE.—On écrit de Vienne, le 29 août :

" Les nouvelles de Russie, autant qu'il est possible d'en avoir, ne prouvent pas que l'ordre règne dans tout l'empire. La guerre des paysans contre leurs seigneurs serait loin d'être terminée. A peine écrasée dans une province, cette insurrection qui a, dit-on, beaucoup de ressemblance dans ses causes et ses effets avec le mouvement gallicon de 1846, éclatât dans la province voisine. A l'instar des paysans de la Galicie, les paysans russes se montrent encore leurs nobles d'une cruauté inouïe. Des familles entières auraient péri dans les flammes de leurs châteaux incendiés par des agresseurs qui, postés à toutes les issues, empêchaient non seulement les hommes, mais aussi les femmes et les enfants de chercher leur salut dans la fuite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes paysans prétendent qu'ils agissent au nom et pour la plus grande gloire de l'Empereur. Ils n'exterminent leurs oppresseurs que parce que le Czar ayant soi-disant défendu à ceux-ci de les opprimer, les nobles n'ont pas obéi, et que la désobéissance aux ordres du Souverain était un crime capital, mérite la mort. La présence des troupes dirigées contre eux et qu'ils savent être des troupes de l'Empereur ne détruit pas leur erreur. Ils résistent et se laissent tailler en pièces. D'autre part, on les traite sans ménagements; on ne leur fait pas de quartier; on brûle impitoyablement leurs villages, et l'on traque dans les bois, comme des bêtes fauves, ceux des insurgés qui vont s'y réfugier. Des forces considérables sont sur pied à cet effet en Lithuanie, en Wolhynie et ailleurs."

### LE DERNIER SURVIVANT DE LA FAMILLE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

— Le comte de Sales, dernier survivant de la famille du saint évêque de Genève, est mort le 27 août en sa terre à la Roche, près d'Ancey. Les obsèques ont eu lieu le lendemain. Les cordons du poêle étaient portés par quatre chevaliers de St. Maurice. Un clergé nombreux et les Capucins du monastère de la Roche précédaient le corps. Parmi les congrégations religieuses et les confréries, on remarquait quatre religieux du couvent de la Visitation, d'Ancey, qui malgré la clôture, avaient obtenu la permission de venir, au nom de leur Ordre, rendre un dernier hommage au petit neveu de leur fondateur. Mgr. l'Evêque d'Ancey a fait l'absoute; une foule immense était accourue de

### BERBERON.

### LE BERGER.

(Suite et fin.)

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre. Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or, mais, quoiqu'il eût regardé très attentivement dans les femmes, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté. Un vague espoir cependant le soutenait; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux. Quelque modestie qu'il fût, il avait la conscience de son talent; et il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour. De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs, et puis il se disait, sans quelque raison, que la dame, qui dessinait elle-même et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait inmanquablement visiter l'exposition. En effet, un matin, avant

l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce ou blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sûreté de coup-d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle: le détail qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce détail troubla Petit-Pierre.

Qui a-t-elle perdu? son père, sa mère... ou bien serait-elle... libre? se dit-il tout bas dans le coin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site destiné par la dame, et pour le quel avait posé lui, Fidèle, et ses montons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les bouquets d'arbres, les rochers grisés perçant ça et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était peint appuyé sur son bâton, l'air rêveur, fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta long-temps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre; elle en examina attentivement tous les détails,

s'avancant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper: elle ouvrit le livret et chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de son œuvre. Le nom lui était inconnu; le livret ne contenait que ce seul mot: *Paysage*. Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la jeune femme qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit.

Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jetant dans un cabriolet, et dire au conducteur de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamais, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre. Le cocher bouetta énergiquement sa hardielle, et se mit à la poursuite de l'équipage.

La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue..., et la porte cochère se referma sur elle. C'était bien là que demeurait la dame. Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire: " Mon rêve demeure dans tel quartier, sur le devant," ou bien: " entre cour et jardin." Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou Don Juan eussent mené une aventure à bout: mais Petit-Pierre n'était ni un Don Juan ni un Lovelace, bien loin de là!

Il lui resta à savoir le nom de la dame de

ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer: trois petites formalités qui ne laissent pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger.

Heureusement le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferno lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et des dilatations de narines, comme si c'était été un bouquet de roses ou de violettes.

A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait reconnaître une main de femme et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue :

" Monsieur, " Je viens de voir au salon un charmant tableau de vous. Je serais bien heureuse de le posséder dans ma petite galerie; mais j'ai peur d'arriver trop tard. Si vous appartient encore avec la bonté de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'exposition finie, rue Saint-H..., numéro..., vos conditions seront les miennes. " G. D'ESCARS."

La rue et le numéro concordèrent précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mme d'Escars était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement

une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

Petit-Pierre se rendit chez Mme d'Escars, et bientôt des relations assez fréquentes s'établirent entre eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire, pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à Mme d'Escars, qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit père qui lui avait servi de modèle, mais qui pourtant, dès la première visite, avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

Mme d'Escars n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle-même dessinait, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir, la conversation tomba sur la peinture, et Mme d'Escars avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques croquis, qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur.

" Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jougait les dessins dignes ou indignes d'examen. Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre : — C'est à peu près le même site que celui que vous avez représenté dans votre tableau, que j'ai acheté, pour voir réalisé ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S. — Oui j'y ai passé quelque temps."